



A LA RENCONTRE DE FREDERIC LAMOTH Café littéraire du 14 avril 26 à la Médiathèque Valais St-Maurice

Frédéric Lamoth est né en 1975 d'un père hongrois et d'une mère suisse. Après des études au Gymnase cantonal de la Cité, puis à l'Université de Lausanne, il devient médecin, spécialiste en médecine interne et en infectiologie.

Ninel, 2025

Une histoire d'amour, une histoire d'exil.

On est en août, dans le salon *Nabucco* de la Villa Neroli, une pension familiale. Une vente aux enchères est organisée là.

« L'enchère commençait. Alors elle est apparue cette femme qui gardait le silence. »

« L'éclairage s'attardait sur son visage, comme des doigts sur l'argile... Elle ressemblait un peu aux œuvres d'art qui venaient d'être révélées sur la scène. Je me suis forcément demandé d'où elle venait en découvrant la créature issue de ce magma originel. »

Dans la foule, «Je » la perds de vue et puis la retrouve bientôt aux bras de Thomas Lerch et comprend qu'elle est sa maîtresse. Pourtant, le lendemain, Thomas Lerch quitte la pension sans elle.

Qui est-elle ?

« Elle venait de Biélorussie. Elle avait quitté son pays où il n'y avait pas d'avenir selon elle. Elle voulait faire des études. C'était dans ce but qu'elle était allée en Ukraine, où elle avait été admise à l'institut polytechnique de Kiev. Elle avait étudié la physique quantique et l'astrophysique. »

Pour quitter le pays, inscrite dans une agence matrimoniale, elle consent à épouser Thomas Lerch.

« Lerch m'a dépeint une idylle parfaitement lisse. Pas d'ombres au tableau, même pas celle de la jalousie. On en venait à se demander quel avait été l'alibi de leur séparation. Comment la rupture s'était produite dans l'inertie de cette relation. Il a paru deviner ma pensée, car il m'a livré spontanément la réponse.

- C'est moi qui l'ai quittée... Brusquement, sur un coup de tête. »

Fin août, fin de saison, Nina annonce ne pas vouloir retourner à Munich, auprès de Thomas Lerch...

Septembre, rentrée universitaire. « Je » et Nina se rapprochent, deviennent amants. Histoire d'amour certes, mais qui sera sans lendemain pourtant.

« Alors, j'ai vu la stupeur dans ses yeux qui me dévisageaient. C'est à cet instant que j'ai mesuré la distance qui nous séparait. Un écart que je n'arrivais pas à rattraper en lui emboitant le pas. Elle paraissait subitement pressée, oppressée, fuyant le long des vitrines des boutiques, traversant les boulevards sans prêter attention aux feux de la circulation. Elle ne m'a plus adressé la parole jusqu'à ce que nous soyons rentrés à la maison. C'était la première

fois qu'un différend se créait entre nous. Non pas une dispute, un éclat qui aurait passé tel un orage, mais ce froid, insidieux comme la bruine qui s'était mise à tomber.»

Pourquoi ? Les secrets ont la vie dure.

L'été d'une femme, 2024

Le récit d'une rencontre entre deux femmes.

Au commencement, une coupure de journal au sujet d'un psychiatre lausannois, connu dans les années 1980 pour ses travaux sur l'hystérie et dont le divan aurait accueilli bien des abus. Trente ans plus tard, - nous sommes en 2016 - le psychiatre va être honoré pour ses travaux sur l'hystérie.

Quand Clémence lit l'article de Solène M. sur le Docteur K.

« J'ai contacté la rédaction du journal et j'ai donné mon numéro de téléphone. Solène M. m'a rappelée le soir même. Je lui ai dit que je voulais lui parler du Docteur K. Elle m'a proposé un rendez-vous dans un café, mais j'ai préféré me rendre chez elle, sous prétexte qu'un lieu public n'était pas approprié pour ce genre de discussion. »

L'histoire de Clémence.

Elle épouse Alain, donne naissance à deux enfants. Sur l'injonction de son mari, elle abandonne son activité d'assistante médicale pour une vie confortable et bourgeoise de maîtresse de maison à Belmont-sur-Lausanne.

Clémence bientôt s'étiole ; un matin elle ne peut plus se lever et sombre dans une dépression qui la conduit chez le Dr K., un psychiatre en vogue. Elle sera sa patiente durant l'été 1988.

Victime d'une emprise ? Oui, mais pas celle qu'on croit.

« Vous voulez vraiment savoir ce qu'il m'a fait ? »

« C'est arrivé une semaine après mon dernier rendez-vous avec le Docteur K. J'ai voulu retirer de l'argent à la banque pour faire une course. L'employé au guichet m'a dit d'un air contrarié que ce n'était pas possible. »

« Une chose était certaine : le Docteur K. était intervenu dans cette affaire. Il fallait un médecin pour juger de ma capacité de discernement. Alain était entré en contact avec lui à mon insu. Il y avait eu une concertation entre ces deux salauds. Pour la première fois, je prenais conscience de mon dépouillement. Sans honte, avec effroi. C'est à partir de ce jour-là que je suis devenue folle. »

« Elle voulait que je lui parle d'un viol. Oui, on m'a abusée, d'une certaine façon. Mais la loi ne condamne pas cette violence qui opère par le biais de l'indifférence. Qui s'invite discrètement, sans contrainte, sans effraction. Sans véritable prise de conscience. J'ai été forcée de l'accepter ; que pouvais-je faire d'autre ? Je l'ai assimilée comme une drogue dont l'effet se fait sentir graduellement, jusqu'à l'accoutumance. Comme les voix de la radio qui imprégnaient mes pensées, même si je n'y prêtais pas attention. Ces voix auxquelles je voudrais substituer la mienne. »

Le Chemin des limbes, 2021

Fribourg, années 1960. Gilles est un jeune prêtre fraîchement nommé professeur au collège Saint-Michel. Il croise, un jour, Didier, un de ses élèves, accompagné d'une jeune fille. On apprend bientôt que les deux jeunes adolescents se séparent. Dans la foulée, Didier se supprime. Lorsque Gilles retrouve Céline, elle lui confie qu'elle est enceinte de Didier et qu'elle

veut avorter. Impensable pour un prêtre et pour une famille bien en vue dans la ville. Céline accouche et on confie l'enfant.

La question du destin de cet enfant abandonné à la providence hantera la vie de Céline, mais plus encore de Marie-Ange, la fille qu'elle aura quelques années plus tard et dont Gilles est le père.

« Pour la première fois, mon père a parlé de sa rencontre avec ma mère. C'était en 1960. Il avait vingt-huit ans, elle n'en avait alors que dix-sept. Mes parents avaient plus de dix ans de différence, cela je le savais... »

« Mon père était prêtre, il avait prononcé ses vœux de célibat trois ans auparavant. J'imaginai le scandale que cela avait provoqué. Je comprenais aussi que quelque chose d'extraordinaire avait dû se produire pour que cela fût rendu possible. »

« Je crois que j'ai aimé ta mère quand je l'ai vue pour la première fois. Je déniais ce sentiment. Au début, je voulais seulement l'aider. »

« Elle a accouché dans la plus grande discrétion. C'était un garçon... Il a été confié aux sœurs d'une congrégation religieuse qui tenaient une pouponnière. Je me suis occupé de tout. Seulement voilà, ta mère ne s'est jamais remise de ce drame. J'étais le seul à partager son secret, le seul qui pouvait la comprendre. Et puis finalement, notre mariage arrangeait tout le monde. »

« Mon père m'avait ouvert les yeux. Je voyais désormais ce qui hantait le silence de ma mère, ce qui se déroba instinctivement là où le regard se posait. Il m'était impossible d'en parler. Je percevais cependant que cette présence était à ma portée. »

Marie-Ange qui souhaite connaître son demi-frère, mène l'enquête et retrouve Didier. En raison du passé douloureux du jeune homme, la rencontre ne peut être que désastreuse.

Le Cristal de nos nuits, 2019

Portrait intime de la Suisse dans l'ombre du Troisième Reich.

La guerre gronde là-bas et la vie, ici, continue. Frédéric Lamoth imagine un recueil de nouvelles qui mettent en scène les destins et le quotidien de personnages aux portes de l'Histoire.

« Il me semble aujourd'hui encore que cette partie de ma mémoire est comme une grande maison hantée. Une pension de fantômes qui ne trouvent pas le sommeil. Ceux qui n'ont peut-être jamais existé ou qui, du moins, n'auront laissé aucune preuve de leur existence. Le temps a passé. Nous avons fait notre travail de mémoire. On a fait notre procès. L'affaire des fonds juifs en déshérence... La commission Volcker... Le rapport Bergier... On a tout déballé. Certes, un peu tardivement, mais avant de tourner la page de ce siècle, avant qu'il ne soit trop tard. On a fait le ménage dans notre Histoire. Alors que dire de plus ? D'autres ont témoigné à notre place. Ceux-là ont raconté des choses bien plus graves que celles qui se sont passées ici. Faudrait-il encore que l'on se plaigne ? Nous sommes des gens pudiques. »

Lève-toi et marche ! 2016

Septième semaine d'école de recrue. Samuel Jourdain, une jeune recrue des troupes blindées de l'armée suisse, se lève au milieu de la nuit et quitte le dortoir où ses camarades sont endormis, entamant une marche dont il ignore le sens, la direction et le but.

Qui est-il, ce Samuel fugueur ?

« Monsieur Jourdain est l'aîné d'une famille de deux enfants. Son père est instituteur et membre actif du conseil de paroisse, sa mère, femme au foyer, donne des cours de piano à la maison. Joël, son cadet de deux ans, atteint du syndrome de Job, est décédé à l'âge de treize ans d'une complication pulmonaire. La maladie de son frère a profondément affecté l'enfance et l'adolescence du patient qui décrit un environnement fragile, où la musique et la religion occupaient une place importante. Il n'évoque d'ailleurs aucun souvenir précis de cette période, en dehors de la musique et de la maladie. Même s'il ne le verbalise pas, on comprend qu'il a vécu dans l'ombre de ce frère qui était particulièrement doué pour le chant, tandis que lui-même n'avait, selon ses dires, aucun talent.

Il a toujours vécu dans la maison familiale, près du lac, dans des conditions matérielles relativement aisées. Les relations entre ses parents sont décrites par le patient comme harmonieuses. Il est à relever, cependant, que la mère a fait un état dépressif sévère après la mort du fils cadet, nécessitant un internement prolongé en milieu psychiatrique.

Sur le plan de sa vie sentimentale, M. Jourdain se décrit comme timide, taciturne, et mentionne l'échec d'une relation avec une fille de son âge qui l'a quitté au bout de quelques mois.

Concernant les motivations de son acte, le patient affirme qu'il n'avait pas prémédité sa fugue. Il insiste sur la nature impulsive de cet acte et son caractère irréfléchi. Il prétend n'avoir, à aucun moment, envisagé d'éventuelles conséquences, ne suivant, d'après lui, que son « instinct ». Il évoque cet état d'esprit calmement, presque avec détachement, et cependant avec lucidité, déniait toute forme d'hallucination visuelle ou auditive. »

Où le conduira-t-elle, cette quête dans laquelle Samuel Jourdain s'est lancé ?

« Samuel déposa ses affaires et alla prendre une douche. Quand l'eau fraîche coula sur ses joues, il songea soudain à sa mère et au soulagement qu'elle devait éprouver en ce moment. Il avait déconnecté son téléphone portable au cours de sa cavale et s'était efforcé de ne pas penser à ses parents tout en sachant parfaitement la réponse qu'il leur réservait. Cette réplique maintenant effleurait ses lèvres avec le débit de la douche qui la rythmait d'une pulsion sourde : « Il fallait que je marche, c'est tout. » »

Mais, au fond, pourquoi ?

Sur fond blanc, 2013

Dans une rue de Lausanne, un jour de février, un professeur d'histoire médiévale à l'université, entre dans une galerie d'art où il découvre des photographies. Son regard est magnétisé par la dernière photographie : deux visages de femmes endormies côte à côte sur fond blanc.

« Les tableaux baignaient dans une pénombre grise, telles des épaves, semblables par leur densité, leur inertie. J'ai cru voir encore ces deux visages de femme qui conjuguèrent leurs rêves en fermant les yeux sur le passé, l'histoire, le temps des illusions et toute forme de nostalgie qui nous aurait précédés. En fermant les yeux sur moi. Mon désarroi. Mon impression subite d'appartenir à un monde qui devient peu à peu étrange, étranger, parce que nos pensées, nos sentiments, lui sont de plus en plus étrangers. Ce sentiment aurait pu prendre le visage de ces belles dormantes qui semblaient me répondre par un sourire du plus profond de leur inconscience, de leur silence. Elles avaient dépassé ce sentiment. »

« Deux visages sur un fond blanc, un drap plissé. Les yeux fermés, côte à côte sur le même plan. Deux femmes qui dormaient dans le même lit et dont le sommeil semblait transformer la réalité en rêve. »

À la fin de sa journée, le narrateur se réfugie dans un café. Il observe alors deux femmes qui semblent se retrouver après des années et qui font écho à ces deux figures endormies. Il les nomme Diane et Claire, et ébauche, en les voyant, une histoire, la leur, et qui se terminerait par la photographie prise par l'amant de l'une, rentré à la maison et qui découvre sur le lit deux femmes endormies.

« Mais il s'égarait dans ses réflexions. Il s'agissait aujourd'hui de photographier ces deux visages et les paires de souliers qu'il mettrait en parallèle. »

« Son café avait refroidi. Il se dit qu'il n'avait pas aimé Diane autant qu'il aurait voulu l'aimer. Il songea à l'autre femme dont il ignorait tout et qui lui était parue belle, d'une beauté inconsciente, détachée du désir qu'un homme aurait pu éprouver pour elle. Tu devrais aller voir ce qui se passe là-haut, se dit-il. »

« Tu ferais mieux de t'en aller, se dit-il. Elles se réveilleront bien assez tôt. Ne cherche pas d'explications que tu n'auras jamais. Tout cela te dépasse... Non, cela, tu dois le dépasser. Cela... Quoi ? Le désespoir, la nostalgie, le désir, le regret, appelle cela comme tu voudras. Allons, il est temps de se mettre à l'œuvre. L'art... Peu importe le sens de tout cela. Si tu parviens à restituer cette forme de pureté et de simplicité qui ramène à l'essentiel. »

Les Sirènes de Budapest, 2004

Georges Toth, handicapé suite à une attaque cérébrale a engagé François Károlyi afin qu'il s'occupe de sa correspondance et lui fasse la lecture. Activités vite délaissées au profit de longues conversations.

« Il se débattait avec les fantômes de son passé, de son père, de sa mère, le spectre du soldat inconnu et de la guerre. Il devait les enterrer pour de bon. Leur trouver une sépulture. Mais cette tâche était trop lourde pour lui seul, je devais impérativement lui venir en aide, et c'était pour cela et pour rien d'autre qu'il m'avait mandaté. J'étais son secrétaire particulier pour enterrer les monstres informes qui le tourmentaient en se dressant dans son dos, leurs rides accusant l'ombre d'un reproche, leurs grimaces, leurs rictus tirant sur le rire ou l'agonie. »

François entre donc dans un univers où s'agitent des secrets de famille. Et derrière le récit de vie de Georges Toth, une autre histoire s'esquisse, celle de François qui, en explorant les racines du vieil homme, ressent le besoin de démêler les siennes.

« - Comment se fait-il que vous parliez si bien hongrois ?

J'avais donc entrepris de lui expliquer l'histoire de mes parents. Comment ma mère avait quitté la Hongrie en 1948, peu après l'arrivée des communistes au pouvoir. Mon grand-père était journaliste. Sachant qu'il n'échapperait pas à la censure et à des représailles, il n'avait pas eu d'autre choix que la fuite. Tout s'était fait dans la hâte, ma mère avait alors quatre ans. La famille de mon père était déjà en Suisse à la fin de la guerre. Mon grand-père était malade et avait dû être soigné dans un sanatorium ; il avait ainsi échappé à l'air asphyxié de la ville en flammes sous les bombardements et avait dû son salut, ou plutôt un long sursis, à l'air vivifiant des monts de l'Engadine. Officiellement attaché à une mission diplomatique, il avait demandé l'asile politique après la guerre au vu de la tournure des événements. Mes parents partageaient donc la même origine et un parcours à peu près similaire quand le destin ou le hasard les a fait se rencontrer. C'était lors d'un Noël de la communauté hongroise à Genève ; ils étaient encore enfants, quand leurs familles se sont connues. »

La Mort digne, 2003

Officier instructeur à la retraite, Albert Biollaz vit une retraite aisée et heureuse en compagnie de son épouse et de son fils, Vincent, étudiant en lettres.

Lorsqu'il apprend qu'il est atteint d'un cancer incurable, il prend contact avec une association, « Sterben ohne Schmerzen », SOS, ou « la mort digne ».

Les jours s'écoulaient et la vie s'étire au rythme de l'attente et de la maladie.

« Je l'observais les jours suivants, lorsqu'il se trouvait assis sous la tonnelle avec ses livres. Il interrompait souvent sa lecture ; de longues pauses durant lesquelles il restait penché sur son ouvrage, l'œil immobile. Les rares fois où il se levait, c'était pour faire un tour dans le jardin ou se promener dans les environs de la propriété, mais il ne partait plus pour des marches dans la nature. Il parlait peu, paraissait tantôt absorbé par ses pensées, tantôt absent. La caméra avait été reléguée dans l'armoire et il ne passait plus ses vidéos le soir. Au lieu de cela, il restait des heures sur la terrasse avec un cigare ou une liqueur, dans les nappes de lumières et de fumée qui nourrissaient l'atmosphère autour de lui. Par moments il me surprenait. Son humeur pouvait changer brusquement ; il entrait alors dans des phases d'excitation. On aurait dit qu'il dépensait tout ce qui lui restait d'énergie. Comme un besoin, une hâte féroce de se décharger pour mourir. »

« Il pouvait alors passer des heures à lire avec ce silence, le regard dévorant qui exprimait sa hargne.

Cet intérêt pour les livres remontait à son dernier séjour à l'hôpital. Je lui avais offert un recueil de témoignages sur Hiroshima qu'il avait lu d'une traite. Il nous avait raconté comme Truman avait appris la nouvelle en plein océan Pacifique, alors qu'il faisait sa promenade sur le pont de son vaisseau, et comment il avait exulté et s'était vanté du succès de la mission avec les hommes de son état-major. »

« Et les jours passaient : 6... 7... 8 août... Je n'avais rien entrepris. Je me sentais impuissant devant la puissance qu'il incarnait, la résolution avec laquelle il se précipitait sur son terme. Le butoir à sa vie.

Je me mis à rédiger un journal. Le fait d'écrire libéra comme une force au fond de moi. Je sortais de ma passivité. »

« Les souvenirs. Ce sont les fragments, une suite d'éclatements, la dispersion dans nos vies. Ils nous font, nous brisent et nous défont. J'ai l'impression que l'écriture est avant tout la traque de ces souvenirs. Je les scrute patiemment dans ma mémoire, je les vois évoluer, changer, se confondre parfois dans une vision toujours plus lointaine et indéfinie. »

« Ecrire. J'en éprouve le besoin. Un instinct d'animal qui laisse sa trace pour que d'autres êtres la décèlent et la respirent. Même si cette trace disparaîtra. Je la perpétuerai sans cesse, je la traquerai, comme mon père cherchait la marque des bêtes dans la forêt. »

Et après...

« Aujourd'hui, quand je relis ces mots, j'éprouve plus que jamais l'absence, l'épaisseur dans la mort qui nous sépare. Ma parole ne le rend plus. J'essaie d'écrire sur lui, et plus je le décris, plus j'ai l'impression de le voir s'effacer dans ce grondement de survie et d'agonie. Il y a ce qui subsiste, mes mots, ce qui n'en finit pas de l'ensevelir. »